**Discours pour l’inauguration du Monument**

**en hommage aux Brigades internationales**

**Paris, Gare d’Austerlitz, le samedi 22 octobre 2016**

**Monsieur le Ministre représentant Monsieur l’Ambassadeur d’Espagne,**

**Monsieur le Sénateur, Cher Pierre Laurent,**

**Monsieur le Recteur,**

**Madame la Maire, Chère Catherine Vieu-Charier,**

**Mesdames et Messieurs les élus,**

**Monsieur le Directeur régional de la SNCF,**

**Madame la Secrétaire générale de l’ACER**, et je salue également l’artiste, Monsieur Denis Monfleur,

**Mesdames et Messieurs les représentants des associations,**

**Mesdames, Messieurs,**

Il y a 80 ans, en février 1936, le « Frente popular », le Front populaire, qui associait socialistes, communistes, marxistes du POUM, syndicalistes et républicains gagnait les élections législatives de la jeune seconde République espagnole. Faut-il le rappeler, c’était contre le Front national qui regroupait les forces de droite, conservatrices et réactionnaires. N’y voyez pas d’allusion, ce sont seulement des faits qu’il faut évoquer pour mémoire.

Quelques mois plus tard, le 18 juillet, une faction de généraux, parmi lesquels figurait Francisco Franco, formait un putsch qui marqua le début d’une terrible guerre civile qui allait durer 3 ans et faire plusieurs centaines de milliers de victimes.

Il y a 80 ans, des volontaires de tous les pays s’engagèrent, aux côtés du gouvernement légitime, pour défendre la République menacée.

Certains étaient connus.

On se souvient de l’action d’André Malraux, jeune auteur juste auréolé du Goncourt, qui créa l’escadrille « España » puis écrivit « L’Espoir ».

On se souvient de l’engagement de la philosophe Simone Weil, que nous connaissons bien dans le 13e puisqu’elle a donné son nom à l’une des rues de notre arrondissement, et qui était présente en Espagne dès le mois d’août 36.

On se souvient aussi du rôle du britannique Georges Orwell, le futur auteur de « 1984 », ou de celui d’Hemingway, qui s’inspira de ces événements pour son célèbre ouvrage « Pour qui sonne le glas ».

Mais beaucoup étaient des anonymes.

Si les uns et le autres quittaient leur pays, laissaient leur famille, traversaient parfois les océans, c’est qu’ils jugeaient, qu’ils savaient, que le guerre qui déchirait l’Espagne n’était pas seulement un conflit qui opposait des espagnols à d’autres espagnols, mais bien une lutte d’une autre nature , un affrontement entre des valeurs et des systèmes politiques.

Déjà en 1922, l’Italie s’était donnée à Mussolini et à ses « chemises noires ».

Déjà dans les années 20, le régent Horthy avait installé en Hongrie un gouvernement autoritaire, nationaliste et antisémite.

Déjà en 1926, l’armée avait pris le pouvoir au Portugal, l’autre Etat de la péninsule ibérique.

Et en 1933, Hitler était devenu le chancelier de l’Allemagne.

Partout les démocraties reculaient devant la montée des nationalismes et des fascismes et le « glas » dont il était question semblait bien devoir être le leur.

Pourtant les puissances européennes prônaient la non-intervention et imposaient le blocus des livraisons d’armes aux belligérants.

Mais c’était un leurre car si les démocraties respectaient l’embargo -avec des nuances néanmoins, le gouvernement de Léon Blum laissera se constituer une aide clandestine au profit des républicains-, l’Italie et l’Allemagne, elles, mobilisaient leurs forces aux côtés des nationalistes.

L’Italie envoya ainsi 700 avions, 950 chars et 50.000 hommes ; l’Allemagne 10.000 hommes, des chars et la Légion Condor.

Et les deux dictatures en profitèrent pour expérimenter de nouvelles stratégies militaires dont la « guerre totale » qui visait également les civils.

En avril 37, la Légion Condor rasa le village basque de Guernica tuant hommes, femmes, enfants.

On sait le tableau, mondialement célèbre, que Picasso tira de l’événement et qui fut montré dans le pavillon de la République espagnole lors de l’Exposition universelle de 1937 à Paris.

 On sait l’anecdote, peut-être apocryphe, qui s’en suivit quelques années plus tard.

Durant l’Occupation, un officier allemand s’était imposé dans l’atelier de Picasso, rue des Grands Augustins. Il avisa le tableau et interrogea l’artiste : « C’est vous qui avez fait ça ? » et le maître de répondre : « Non, c’est vous ! ».

Alors, on se mobilise, hors des Etats, et il revint à l’Internationale Communiste, le Komintern, d’initier le projet des Brigades internationales.

De l’automne 1936 à leur dissolution, deux ans plus tard, en septembre 1938, 35.000 volontaires venus de 53 pays devinrent brigadistes.

Il y eut là des Italiens antifascistes regroupés dans le bataillon « Garibaldi », des Allemands antinazis au sein des bataillons « Thalmann » et « Edgard André » ;

Il y eut là des Américains dans les bataillons « Abraham Lincoln » et « Georges Washington », des Britanniques, des Canadiens, des Irlandais ;

Il y eut là des soviétiques bien sûr et des volontaires de l’Europe centrale : Tchèques, Hongrois, Bulgares, Yougoslaves, etc.

Et puis il y eut des Français qui furent en nombre, près de 10.000, et qui formèrent plusieurs bataillons : « Commune de Paris », « Louise Michel », « Henri Barbusse » et d’autres encore.

D’ailleurs, la France eut une place particulière dans le dispositif car c’est à Paris que fut installé le bureau de recrutement des Brigades et c’est notamment de cette gare d’Austerlitz, où nous nous trouvons aujourd’hui, que les volontaires partirent pour l’Espagne.

Et c’est aussi un Français, le communiste André Marty, qui fut nommé Inspecteur général des Brigades internationales.

Rassemblement disparate, mal équipé, les brigadistes n’en furent pas moins de formidables combattants.

Dès novembre 1936, ils contribuèrent au sauvetage de Madrid. Ils se distinguèrent ensuite dans les batailles de Guadalajara, de Belchite, de Teruel et participèrent à la dernière grande offensive républicaine sur l’Ebre en 1938.

Et si l’historiographie contemporaine a pu signaler des rivalités politiques internes et certaines zones d’ombre -nous ne pouvons oublier le sort d’Andres Nin, le chef du POUM, et de ses compagnons, victimes de la vindicte stalinienne- cela ne remet pas en cause la sincérité, la détermination et le grand courage dont ces femmes et ces hommes firent preuve : plus de 10.000 brigadistes perdirent la vie dans ces combats.

Pour certains, la guerre en Espagne ne fut que le prélude à d’autres conflits ; ils devaient marquer aussi l’histoire de la Résistance en France durant la Seconde Guerre mondiale.

Je pense à Arthur London, à Pierre Georges c'est-à-dire au « colonel Fabien » ou encore au colonel Henri Rol-Tanguy, chef des FFI de l’Ile-de-France, qui joua le rôle que l’on connait dans l’organisation et le commandement de l’insurrection populaire qui aboutit à la Libération de Paris, le 25 août 1944.

Et puisque l’on évoque cette épisode, je me souviens aussi que les premiers éléments de la 2e DB qui entrèrent dans Paris, par la porte d’Italie, la « colonne Dronne », était composée à plus de 90% de républicains, d’anarchistes et d’antifascistes espagnols et qu’elle était surnommée « la Nueve » ; que cette unité parcourut le 13e avant de franchir la Seine par le pont situé à quelques mètres d’ici ; que le premier véhicule à atteindre l’Hôtel de Ville, le soir du 24 août, avait été baptisé « Guadalajara » et que le premier de ces libérateurs à avoir été reçu par Georges Bidault, le président du Conseil national de la Résistance, s’appelait Amado Granell.

Je veux terminer mon propos en ayant une pensée particulière pour tous les combattants qui poursuivirent la lutte après la dissolution des Brigades internationales et qui, la défaite venue, espéraient trouver un refuge en France.

Ceux-là  furent internés puis, quand ils étaient allemands ou autrichiens, livrés à l’occupant selon les clauses de l’armistice de juin 1940. On sait ce qu’il advint d’eux.

Mesdames et Messieurs, il y 80 ans des hommes et des femmes jugèrent que les idéaux de la République étaient suffisamment précieux et fragiles pour qu’on aille se battre dans un pays étranger pour les défendre et beaucoup allèrent jusqu’au sacrifice suprême.

Que la force de leurs convictions et leur courage nous servent de leçons et d’exemples. Soyons-en dignes.

Je vous remercie.

Jérôme Coumet

Le 22/10/2016

  